



Cinéma Paradiso

Nuovo Cinema Paradiso
de Giuseppe Tornatore

fiche technique

Italie 1989 2h05

Réalisateur :
Giuseppe Tornatore

Musique :
Ennio Morricone



Philippe Noiret et Salvatore Cascio dans *Cinéma Paradiso*

Interprètes :
Philippe Noiret
Jacques Perrin
Salvatore Cascio
Savatore Leonardi
Agnese Nano
Isa Danieli

Résumé

Au milieu des années quatre-vingt, un cinéaste célèbre apprend la mort d'Alfredo. C'est le départ d'une évocation de la jeunesse du réalisateur, quand il n'est que Toto, à la Libération, dans son village sicilien, où ne reviendra plus son père. Pilier du cinéma paroissial, bravant les interdictions perpétuelles que motive le danger de la pellicule d'acétate, Toto vient régulièrement en cabine voir Alfredo, projectionniste sans enfant, et lui dérobe des chutes des scènes d'étreintes censurées par le curé. Toto apprend tout seul le maniement des projecteurs. Un jour, la pellicule s'enflamme et il sauve son grand ami de l'incendie qui ravage le cinéma. Alfredo perd la vue. Un Napolitain reconstruit le "Nouveau Cinéma Paradiso" où le curé n'a plus droit de censure. Toto remplace Alfredo, qui, toujours, lui conseille de faire un autre métier et lui fait jurer de quitter à jamais, ce village sans avenir pour lui.

Vingt ans plus tard, Salvatore, revenu enterrer Alfredo, assiste à la démolition du cinéma fermé depuis six ans.

Sauvons le Cinéma

Il est troublant que les deux plus beaux films italiens de la compétition cannoise aient tous deux abordé le même sujet, celui de la fermeture des salles de cinéma. Mais si le thème de **Splendor** et celui de **Cinéma Paradiso** sont identiques, la façon dont les cinéastes goupillent leur affaire diffère quelque peu. Scola tient un discours qui n'est pas dénué d'aigreur, alors que Tornatore joue la carte du bonheur le plus élémentaire. Nulle acrimonie dans son film, mais derrière une évidente nostalgie, un joyau de naturalisme duquel se dégage une émotion de tous les ins-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

tants. Certes, le metteur en scène joue sur la corde sensible (et alors !), en forme d'hommage à ces films que nous avons tant aimés. Mais jamais au détriment de la construction de l'histoire ni de l'élégance de la mise en scène. Le public cannois ne s'y est d'ailleurs pas trompé, qui lui a réservé un accueil des plus chaleureux. Tant que le cinéma nous réservera des surprises de cet acabit (il s'agit d'un deuxième film), que l'on nous permette de conserver un peu d'espoir dans sa vitalité.

Yves Alion
Revue du Cinéma N°452

Critique

Faut-il que la crise du cinéma soit parvenue dans sa phase terminale pour que deux des quatre films représentant l'Italie à Cannes traitent du même sujet: la fermeture des salles ! Mais, autant **Splendor** semblait happé par la passion du discours, de la démonstration assez nettement teintée d'aigreur, rejetant la faute sur la télé et fustigeant dans un même élan la montée des égoïsmes, autant **Cinéma Paradiso** préfère jouer la carte de l'émotion et de la nostalgie. **Cinéma Paradiso** se présente sous la même forme que **L'ami retrouvé**, autre sommet de l'émotion cannoise, c'est-à-dire un long flash-back compris entre deux tranches de scènes contemporaines. L'ouverture du film nous montre un quadragénaire que l'annonce de la mort d'un vieil ami renvoie à ses souvenirs. Au cours de ce prologue, trois clefs qui seront utilisées plus tard nous sont offertes pour une meilleure compréhension du personnage: la réussite sociale, l'instabilité affective et le refus obstiné de retourner en Sicile. Il s'y rend pourtant, d'abord par le biais de la mémoire. Remontent à la surface l'enfant qu'il était et la misère dans laquelle se débattait sa mère.

Ressurgissent les images du passé. Il se revoit enfant, avouant: "Chez moi, même à midi, on mange pas." Il faut dire que l'immédiat après-guerre n'est pas une période facile. En Sicile, la vie est âpre et pour leur faire pousser la bosse des maths, on frappe sur la tête des cancre. Il est vrai que l'analphabétisme est immense: nombreux sont les spectateurs incapables de lire l'exergue de **La terre tremble** de Visconti, film qui leur est pourtant directement consacré... L'évocation de la vie des gens simples dans cette Italie de la pauvreté évoque bien entendu les pages les plus brillantes du néoréalisme. L'apparence des personnages, l'architecture sont autant de madeleines pour le cinéophile. Celui-ci voit affluer ses souvenirs, et c'est bon. Sans doute parce que les difficultés matérielles sont insuffisantes à occulter une joie de vivre assez contagieuse. La bonne humeur qui règne sur le village est dépeinte avec une tendresse infinie. Nous ne pouvons que fondre en observant les émois du curé qui visionne en avant-première les films du "Paradiso", salle paroissiale, afin d'effectuer des coupes. Sont également observés les tics des villageois, qui forment pour la circonstance une fabuleuse galerie. Personne ne manque à l'appel, ni le chef local de la Mafia (tué pendant une projection de **Scarface!**) ni l'idiote que tout village se doit de posséder (celui-ci ne cesse de proclamer son droit de propriété sur la place centrale...). Malgré ce foisonnement, la tendresse et l'émotion dont le film est plein s'exercent sur deux axes principaux: une histoire d'amitié (celle qui lie Toto, tout au long de sa vie, à Alfredo le projectionniste) et une histoire d'amour, l'amour du cinéma bien sur. Étonnante fascination que celle de ce gosse haut comme trois pommes pour tout ce qui touche au ciné. L'enfant ramasse des bouts de pellicule et se raconte des histoires en les dévorant à la lumière d'une lampe à pétrole. Pour lui comme pour tant d'autres, le cinéma est vraiment

une usine à rêves... Pendant ce temps, en arrière-plan, deux déclinés se dessinent en parallèle. Celui de la Sicile terre sans avenir, où le comble de la réussite consiste à devenir carabinier ! Celui du cinéma. Comme dans **Splendor**, difficile de ne pas soupirer en voyant une salle bourrée à craquer. Véritable forum vivant où tout le monde peut s'extérioriser: les gosses crient ou mettent les doigts dans le nez, les hommes fument et pelotent leur voisine... Il est clair que la nostalgie est grande pour cette époque de convivialité. Il n'est qu'à mesurer les transformations subies par le village quand Toto revient, quelque trente ans plus tard. La place est bouffée par les bagnoles et les panneaux publicitaires. Et la façade décatie du "Paradiso" porte la trace d'une fermeture déjà ancienne. Avec Tornatore, la nostalgie reste décidément ce qu'elle était: Toto, devenu adulte, est condamné à vivre avec ses fantômes, celui de la Sicile et celui de son amour perdu pour Elena. Toutes ces photos, tous ces films, toutes ces images oubliées d'une époque fanée ouvrent une blessure qui ne peut se refermer. Nous partageons son émotion, en s'appropriant les visages et les morceaux de pellicule qui tracent les lignes de sa vie pour en faire NOTRE histoire, dévorés à notre tour par la flamme du souvenir. Le sommet est bien sur atteint dans la dernière scène, celle des baisers, quand Toto visionne un montage de tous les plans coupés jadis par le curé. Il a les yeux mouillés et la gorge serrée. Et à vrai dire, nous ne valons guère mieux. Ces moments furtifs de passion sans retenue, ce concentré de bonheur arraché au destin restera, c'est certain, un moment d'anthologie. "Ne te retourne pas" avait dit Alfredo. Toto a attendu trente ans pour le faire. Et ça reste douloureux. Parce que la vie, quoi qu'on en dise, c'est plus difficile que le cinéma. Et il est peu aisé d'oublier le temps qui nous ronge pendant que les films, garants d'une jeunesse éternelle,

nous renvoient à notre décrépitude tout en nous demandant des comptes sur ce que nous avons fait de notre vie... C'est un régal de revoir les extraits de films que Tornatore a choisi de projeter au "Paradiso". Il n'empêche que le réalisateur a eu tort de nous montrer Et **Dieu créa la femme** avant d'éfeuilleter le calendrier de l'année 1954: le film de Vadim date de 1956. C'est difficile, la mémoire !

Yves Alion
La Revue du Cinéma N° 452

Filmographie

Il Camorresta : 1987
(*inédit*)

Nuovo Cinema Paradiso : 1988
(Cinéma Paradiso)

Stanno tutti bene : 1991
(Ils vont tous bien)